

L'étrange visiteur

Gordon G. Dewey & Max Dancey

STEVE HARPER passa des doigts fébriles dans ses cheveux ébouriffés, regarda fixement les papiers étalés devant lui sur la table, puis jeta son crayon et repoussa les documents avec un grognement de dégoût. Contrarié, les sourcils froncés, il jeta un regard sans aménité en direction du corps imposant de Roger Williams étendu de tout son long sur le divan du living-room.

« Toi qui es un homme à idées, Roger, dit-il, que puis-je faire maintenant ? »

Roger s'étira, bâilla et se releva, s'appuyant sur un coude.

« Tu es dans une impasse ?

— Impasse, c'est le moins que l'on puisse en dire. Il me reste exactement une semaine ; si je n'ai pas fourgué ces tridapteurs en téléchrome lundi prochain, la banque exigera le remboursement de ses avances.

— Et si tu les fourgues ?

— Je réalise un bénéfice net de 300 sacs... et je pourrai enfin cesser de faire de la corde raide.

— Un beau petit tas si tu réussis. »

Roger se laissa retomber sur le divan, avec un nouveau bâillement.

« D'autre part, ta situation n'est guère enviable... Que s'est-il passé pour Barger ?

— Mais je te l'ai déjà dit. Cet après-midi j'étais dans son bureau. L'affaire était dans le sac... nous étions sur le point de signer le contrat... et voilà qu'il tombe raide mort. Je te l'ai déjà raconté.

— Je n'écoutais probablement pas ce que tu me disais. Il doit y avoir d'autres fabricants...

— Certainement. Des tas. Les forêts en grouillent. Mais lever un acheteur comptant en une semaine... je crois que malgré l'excellence de ma technique de vendeur je n'y parviendrai pas. Je ferais bien signe à mon mandataire... mais il comprendra aussitôt que je suis à bout de souffle si j'essaie de précipiter l'affaire et sera assez rusé pour attendre que quelqu'un me donne le coup de grâce.

— C'est dur ! »

Roger referma paresseusement les yeux.

« Je vais essayer de te trouver une combine. »

Pendant un instant Steve le considéra avec amertume, puis il se replongea-dans ses papiers qui ne le menaient qu'à une seule solution.

Le carillon de la porte d'entrée retentit.

« Probablement Anne ou Terry, grogna Roger, somnolent.

— Ils ont tous les deux une clef, lança Steve d'un ton cassant. Surtout ne te fatigue pas... je vais voir qui c'est. »

Il repoussa son fauteuil de la table, alla dans l'entrée, ouvrit la porte et fouilla la nuit du regard. Debout sur le perron il y avait un homme, un étranger. Steve alluma la lumière.

Tiré à quatre épingles, furent les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit. Mon Dieu ! jamais encore il n'avait vu quelque chose de semblable. Jamais encore ses yeux ne s'étaient posés sur quelque chose d'aussi parfait. L'homme paraissait sortir de la proverbiale gravure de mode. Beau, il l'était. Et Steve se dit qu'il était même bougrement près d'être admirable. Construit comme au moule. Il n'y avait pas la moindre faille...

Si, *il y en avait une*. Sa perfection même avait quelque chose de faux. Le tissu du costume de tweed qu'il portait se présentait comme sur un chromo. Les fils étaient apparents dans le tissu dont était fait son costume, mais le tout avait un aspect verni, lustré, qui évoquait une héliogravure sur papier glacé. Oui, *c'était bien cela*, à la vue de ce tissu on n'éprouvait aucune impression de rugosité.

Regardant fixement le costume, ignorant celui qui le portait, Steve faillit étendre la main pour toucher le tissu. Puis il se ressaisit, embarrassé, et reporta son regard vers le visage de l'inconnu.

« Oui ? » dit-il interrogativement.

L'inconnu, dont le visage était éclairé d'un léger sourire, ne parut nullement offusqué par le fait que Steve concentrait son intérêt sur son costume d'une façon qui frisait l'impolitesse. Et subitement Steve sentit la force de la personnalité de cet homme, saisit l'étrange humour, l'intelligence de son visage, l'assurance de ses yeux bleu pâle. Et cependant le visage de l'étranger portait également une nuance de perplexité, qui, d'après Steve, n'aurait pas dû s'y trouver.

L'inconnu parla d'une voix claire, aigüe, mais néanmoins mélodieuse.

« Salut, Steve, dit-il, Terry n'est *toujours pas* revenu ? »

Steve fronça les sourcils, mentalement déconcerté.

« Hum ! Terry... hum ! non. Il devrait arriver sous peu... s'il vient. »

L'étranger sourit, fit un pas en avant.

« C'est très bien, dit-il. Voulez-vous me renouveler votre permission de l'attendre ? »

Steve fit automatiquement un pas en arrière, ouvrant la porte toute grande.

« Certainement, dit-il, quelque peu désorienté. Entrez donc et attendez-le... Dites... comment se fait-il que vous connaissiez mon...

— Et Anne... l'interrompt l'étranger. Elle se porte bien maintenant ? Complètement remise ?

— Comment ? Remise ?

— Eh bien, c'est parfait. »

Les yeux de l'étranger, brillants d'intérêt, parcouraient l'entrée. Son regard se posa sur un livre placé sur un guéridon.

« C'est ça, le livre ? » demanda-t-il.

Steve commençait à se dire que cette conversation était à l'image du général qui enfourchait son cheval et partait dans toutes les directions. Il secoua la tête, déconfit.

« Le livre ? Écoutez, monsieur...

— Morlan... Vous vous souvenez ?

— Marlin ?

— Morlan. »

Steve crut percevoir presque une trace de suffisance dans le sourire de l'étranger. Comme si celui-ci se sentait... supérieur.

« Bon ! lança-t-il d'une voix cassante. Morlan... Vous vous exprimez par devinettes... »

Le léger rire musical de Morlan l'interrompit.

« Je suis toujours sans la solution de cette devinette.

— Une devinette ? Quelle devinette ? »

Ce fut au tour de l'étranger de froncer les sourcils d'un air froissé.

« Vous ne vous souvenez pas ? »

Il hésita, puis ajouta :

« La devinette du coude et de l'aube. »

Steve sentit le rouge de la fureur lui monter au visage.

« Redites-la-moi.

— Comment, venant de vous... » Morlan rit à nouveau. « Je comprends. Eh bien, voilà : pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Steve la répéta plusieurs fois, puis secoua la tête.

« Et vous n'avez pas la réponse ? »

À nouveau Steve secoua la tête, complètement désorienté. Puis, prenant subitement une décision, il invita, d'un geste de la main, l'étranger à passer au living-room. Après tout ce type désirait voir Terry. Peut-être que Terry y comprendrait quelque chose, s'il voulait bien retomber des nues assez longtemps pour s'en donner la peine.

Le plancher vibra sous le pas de pieds pesants et Roger parut dans le hall, derrière Steve.

« Qu'est-ce que c'est que ces palabres ? »

Plus tard, en faisant un retour dans le passé, Steve ne fut jamais certain de la manière dont cela s'était produit... tout avait été trop rapide. Lui prétendait que l'étranger avait simplement levé les poings pour se mettre en garde. Roger affirma plus tard que l'homme élégant lui avait lancé un coup de poing le premier.

À la vitesse d'une rapière le crochet du gauche de Roger avait percé la garde de l'étranger et Morlan, grognant sous le choc, fit quelques petits pas en arrière pour garder son équilibre.

Récupérant rapidement, il revint à la charge, feignant, zigzaguant, et brusquement Roger, tout boxeur entraîné qu'il fût, battit des bras désespérément, aveuglément, incapable de parer cette attaque inorthodoxe et sournoise. Il avait l'air maladroit, balourd, en titubant en arrière, absolument désemparé. Son talon se prit dans un pli du tapis et il s'écroula, faisant trembler toute la maison quand son corps de géant s'étala sur le plancher. Il gémit, puis devint flasque.

Steve était trop surpris pour faire le moindre mouvement. Roger avait un avantage de poids d'au moins 30 kg sur Morlan. L'homme élégant ajusta le bracelet qu'il portait à son poignet gauche... son complet stupéfiant n'était même pas dérangé.

Morlan avait de nouveau le sourire.

« Roger n'a pas mal, affirma-t-il. Mais je dois voir Terry. C'est une question de temps.

— Eh bien, dit Steve dubitativement en lançant un regard en coin vers le grand corps de Roger étendu sur le dos. Je suppose que vous feriez aussi bien de l'attendre... si votre petite guerre est terminée.

— Mais la guerre n'est pas terminée. C'est pourquoi nous avons besoin... »

Morlan hésita, parut interloqué. Steve se dit qu'il souriait d'un air bête. Puis le regard de Morlan se fixa au-delà de Steve.

Celui-ci se retourna. Le géant se relevait péniblement, mais Steve le saisit à bras-le-corps. Se débattant, jurant, Roger s'élança, essayant de se libérer.

Il saisit le livre sur le guéridon de l'entrée et le lança aveuglément en direction de Morlan. Déséquilibré par cet effort, Roger céda à la saccade brusque de Steve et tituba en arrière, vers la porte du living-room.

Morlan rattrapa aisément le livre, son bracelet étincela alors qu'il allongeait le bras pour s'en saisir. Il jeta un regard rapide sur le titre, sourit, et glissa le livre dans la poche de son veston.

« Dites à Terry que Morlan maintiendra le rendez-vous. »

Il fit un signe de la main à Steve et sortit dans la nuit.

Les pensées de Steve tourbillonnaient encore lorsqu'il referma la porte d'entrée et retourna au living-room. Roger debout sur le tapis chiffonné, les jambes écartées, le regarda avec des yeux brûlants.

« Qui était ce morpion ? » demanda-t-il d'un ton bourru.

Steve le regarda d'un air morose.

« Je ne l'avais encore jamais vu... Je pensais que tu le connaissais... à la manière dont vous vous êtes entendus, on aurait juré que vous étiez des amis de longue date. Pourquoi lui avoir lancé ce coup de poing ? »

Sur le visage de Roger la fureur fut remplacée par une expression de surprise totale.

« Moi ? Je lui donné un coup de poing ? Je n'ai fait que demander bien tranquillement ce que vous aviez à vous raconter aussi longtemps, là dehors, et voilà que brusquement cet individu se jette sur moi. Je ne comprends pas. » Il se frotta pensivement le menton. « Pour son poids il est certainement de première force. Je n'ai jamais vu un type boxer dans un style pareil. J'aimerais bien faire quelques séances d'entraînement avec lui. » Il fit une grimace et cligna des yeux, comme s'il ressentait une douleur.

« C'est peut-être dans le domaine du possible... Mal au crâne ? – Une migraine affreuse, dit Roger, tendu. Ce gnon en pleine poire ne m'a certainement pas fait du bien. »

Il se dirigea vers le divan et s'y jeta de tout son long.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma, et deux personnes entrèrent dans la pièce. Anne et Terry. Anne Verlain, petite, d'un blond doré, aux traits espiègles. Terry Adler, désinvolte, brun, taciturne. Amis de Steve et de Roger.

« Hé ! » Les yeux d'Anne s'étaient posés sur le tapis chiffonné.

« Que se passe-t-il ? »

Roger n'avait pas bougé. Les yeux fermés, il se tenait la tête à deux mains. Il grogna quelque chose d'indistinct.

Steve essaya de donner le change :

« Oh ! pas grand-chose, dit-il. Quelqu'un est venu... un type nommé Morlan. Il demandait Terry. »

Terry leva les sourcils interrogateurs.

« A-t-il dit ce qu'il me voulait ? »

— Pas exactement, dit Steve, essayant de se souvenir. Il semblait penser que c'était important... qu'il avait besoin de vous... Il a également demandé de vos nouvelles, Anne. »

Steve la regarda avec curiosité.

« À propos, vous sentez-vous bien ? »

Anne fronça les sourcils.

« Je ne me suis jamais sentie mieux. Pourquoi ? »

— Ce type, ce Morlan, parlait comme s'il savait que vous avez été malade ou quelque chose. Vous connaît-il ?

— Je ne crois pas le Compter parmi mes relations. De quoi a-t-il l'air ? »

Steve décrivit Morlan... sans oublier de parler de ses vêtements.

Les deux nouveaux arrivés secouèrent la tête et Anne dit

« Non, c'est un inconnu pour nous. C'est étrange qu'il sache nos noms. »

— Il m'a également appelé par mon nom, dit Steve, se remémorant l'arrivée de Morlan. Ce doit être quelque placier, faisant du porte à porte... » Sa voix se perdit, incertaine. En fait de réponse, cela laissait à désirer.

Terry le regarda avec un détachement glacé. « A-t-il laissé un message ? »

— Il m'a simplement prié de vous dire qu'il était venu. Du reste, il m'a donné l'impression qu'il reviendrait peut-être demain. Serez-vous là ? »

Terry secoua la tête. « J'en doute. Je travaille sur quelque chose... »

— Un nouveau livre sur le subespace ? »

Terry hésita, parut chercher l'expression exacte.

« Eh bien ! oui et non. Mon livre n'était qu'un début. Comme la première pièce d'une rangée de dominos. »

Steve se rendait compte que son visage devait refléter le vide total de son esprit. À peu près comme lorsqu'il parlait à l'étranger... mais il savait aussi que ce que disait Terry avait un sens, le sens que Terry voulait y mettre.

Celui-ci poursuivit : « Je vais essayer de vous expliquer. Où est cet exemplaire de mon bouquin que je vous avais donné ? »

— *Étude du subespace lacunaire...* et caetera ? »

Terry hocha la tête affirmativement.

« Eh bien... » Steve se troubla et malgré lui son regard se dirigea vers le divan. « Il y a eu un peu de grabuge... »

Roger se redressa d'un seul bond.

« C'est lui qui a commencé », dit-il d'une voix âpre.

Anne rit.

« Que s'est-il donc passé ? »

Steve le lui raconta, tandis que Roger lui lançait des regards de plus en plus noirs.

Terry dit : « Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a pas attendu... Du reste, cela n'a pas la moindre importance... il reviendra. J'ai un autre exemplaire du livre dans ma voiture. Faites-moi penser à vous le donner avant de partir. »

Ils bavardèrent encore pendant quelques minutes, puis Anne et Terry prirent congé. Roger les raccompagna et Steve retourna à ses papiers et à son problème sur le moyen d'éviter la faillite, alors qu'un tel moyen n'existait pas.

Roger revint, porteur d'un livre qu'il lança sur la table sous le nez de Steve.

« J'ai beau lire et relire ce titre, grogna-t-il, ça me dépasse. *Étude du subespace lacunaire par le contrôle mental de certaines extensions énoncées mais non formulées*. Voilà ce que j'appelle un titre à vous faire avoir des cauchemars. »

Steve leva les yeux. « Ce livre a été vendu à environ 1 500 exemplaires, ce qui en fait, et de loin, le *best-seller* dans son domaine. Je ne suis même pas capable de le lire ; quant à y comprendre quelque chose, n'en parlons pas. Terry est bougrement intelligent, il a mille, que dis-je, dix mille ans d'avance sur nous autres. Einstein a déclaré qu'il est en train de créer une science absolument nouvelle. »

Roger haussa les épaules et retourna à son divan.

C'était le lundi.

Le mardi, Steve reçut un coup de fil de la Compagnie Mondiale de Télévision. Jackman, le grand manitou de la C.M.T., lui offrait 80 000 dollars pour ses tridapteurs en téléchrome. Il éclata de rire et raccrocha brusquement quand Steve lui déclara que s'il désirait enlever l'affaire il lui fallait augmenter son offre.

Pendant un bon moment Steve considéra le téléphone d'un regard amer, puis il prit son chapeau et sortit. Jackman n'était pas le seul poisson dans la mare. Steve rit, d'un rire jaune. Il se représentait l'acheteur en puissance sous la forme d'un poisson. En fait c'était exactement le contraire. C'était lui qui avait mordu à l'hameçon et qui était en train de se faire mettre sur le sable.

Neuf heures plus tard, bouillant, fatigué, dégoûté, il revint chez lui. La maison était vide. Il se souvint que Roger avait rendez-vous pour dîner avec une souris à qui il contait fleurette. Terry devait être dans son laboratoire... Il consacrait tout son temps à la chose qu'il avait en chantier. Anne était probablement avec lui, l'aidant dans la mesure de ses moyens.

Steve se dirigea vers la cuisine, puis se rendit compte qu'il n'avait pas faim. Peut-être que s'il buvait, cela pourrait défaire les nœuds qu'il sentait dans son cerveau et lui procurerait, en même temps, une détente physique. Il remplit un verre, alluma une cigarette et se laissa tomber sur le divan pour réfléchir.

Le carillon de la porte retentit et, dans le silence de la maison, sa sonorité fit sursauter Steve. Il hésita, n'ayant pas la moindre envie de voir qui que ce fût. Roger, Anne, Terry... avaient chacun leur clef. À moins que Terry n'ait perdu la sienne une fois de plus. Tel était l'inventaire de toutes les personnes au monde ayant quelque importance pour Steve.

Morlan ?

Ce devait encore être lui, à la recherche de Terry. Steve reposa son verre et alla ouvrir la porte.

C'était bien Morlan.

La gravure de mode ! Lisse et brillant, sortant à l'instant même des pages de quelque magazine de luxe. Son costume plaisait vraiment à Steve. Même plus que l'autre. Cette fois-ci c'était un magnifique peigné brun.

Avec un sourire forcé, Steve ouvrit la porte toute grande.

« Roger est de sortie ce soir, aussi serez-vous en sécurité. À moins que vous ne désiriez vous battre avec moi ? Ou peut-être, pour changer, aimeriez-vous simplement être spectateur... il y a de la lutte à la télévision. »

Morlan parut surpris, mais entra, se mouvant avec cette aisance naturelle qui était en harmonie avec la perfection de ses vêtements.

« C'est évidemment Terry que je viens voir. Il n'est pas ici ? »

Steve secoua la tête. « Avec lui on ne sait jamais. Hier soir il est arrivé peu après votre départ. Je lui ai dit que je pensais que vous reviendriez ce soir. »

Les traits vifs de l'homme élégant exprimèrent sans aucun doute le désappointement :

« Me permettez-vous encore de l'attendre ?

— Certainement. Entrez donc et prenez un siège. »

Ils s'installèrent au living-room. Morlan regarda autour de lui et Steve pensa qu'il donnait presque l'impression de n'avoir encore jamais vu une pièce semblable à celle-ci. Morlan essayait visiblement de graver dans sa mémoire le moindre petit détail des aménagements.

Puis son regard étrangement déconcertant vint se poser sur Steve.

« Comment est Anne ? Elle devrait se sentir tout à fait guérie maintenant ? »

Mentalement Steve décida que *cette fois-ci* il maintiendrait, à tout prix, la conversation sur un terrain sûr.

« Anne ? Mais elle se porte à merveille. Tout va bien. Je l'ai interrogée hier soir... La croyiez-vous malade ?

— Pas malade... souffrante... elle a subi un choc. »

Steve médita cette réponse. Puis il se souvint des nombreuses fois où Anne – malgré l'amour profond et immuable qu'elle portait à Terry – avait exprimé sa rancœur de le voir si profondément plongé dans une de ses incursions mentales dans les régions inexplorées de l'intellect, qu'il paraissait à peine conscient de la présence de sa fiancée et le faisait voir.

« Ouais ! acquiesça Steve finalement Je suppose que vous avez raison. »

Ce Morlan devait connaître Anne et Terry, il devait avoir eu des relations avec eux, qu'ils avaient oubliées.

« Les connaissez-vous depuis longtemps ?

— Qui ?

— Anne et Terry. »

Morlan avait de nouveau son sourire condescendant aux lèvres.

« Anne, j'ai fait sa connaissance. À la guérison. Mais je désire en grande partie faire connaissance de Terry... il n'a jamais fait connaissance avec moi, mais c'est très important. »

Steve hocha la tête, faisant semblant de comprendre. Or, il en était loin. Quelle étrange façon de s'exprimer que celle de ce Morlan ! Pas la moindre trace d'un accent, mais un choix curieux des mots et une drôle de manière de faire ses phrases. Il parlait avec beaucoup d'application, trop ; avec une grande précision, comme s'il voulait être absolument certain de ce qu'il disait. Non ! c'est de sa *façon* de s'exprimer qu'il voulait être certain.

« Roger est encore furieux, dit Steve. Il jure que ce n'était pas sa faute.

— Mais naturellement pas. À ce moment ma concentration était sur Anne... j'étais privé de tact. Et j'ai parlé ainsi que je parlerais à... » Il s'interrompit brusquement, puis ajouta : « Je laisserai une excuse et un espoir pour un pardon. »

Steve agita négligemment la main. « Ce n'est rien. Ça lui sortira de l'idée.

— Je ne désire pas être la source de contrariété...

— Ça ne durera pas, l'assura Steve. Roger fut intrigué sur le moment, exactement comme j'avais été intrigué par votre devinette. »

Le visage de Morlan s'épanouit. « Vous avez la réponse ? »

Steve secoua la tête négativement. « Accordez-moi un peu de temps. Si je n'arrive pas à trouver, je vous dirai. Ne me fournissez pas la réponse, avant que je ne donne ma langue au chat. »

Morlan avait les sourcils froncés. « Mais vous... » commença-t-il à dire, presque d'un air de reproche.

Il fut interrompu par le bruit des pneus d'une voiture grinçant contre la bordure du trottoir, devant la maison.

Morlan se leva et se dirigea vivement vers la porte. Malgré sa surprise devant ce geste imprévu, Steve était émerveillé par le costume de Morlan qui tombait toujours impeccablement. Il ne perdait jamais la perfection de sa ligne. Il n'y avait pas la moindre trace d'un faux pli indiquant que l'homme qui portait ce costume venait de rester assis pendant presque une heure.

« C'est votre ami Roger, dit Morlan par-dessus son épaule. Il ne sera pas amical. Il est meilleur pour moi de m'en aller. Dites à Terry que je retournerai demain soir. »

Steve le suivit jusqu'à la porte d'entrée, en protestant.

« Roger est sorti avec une fille... il ne rentrera pas de sitôt. »

Morlan eut un sourire fuyant. « C'est Roger. » C'était une affirmation pure et simple. Saisissant la poignée de la porte, il ajouta : « Est-ce le moment pour le livre ? »

— Le livre ? » Steve le regardait avec des yeux ronds, incompréhensifs.

Morlan s'arrêta un instant à la porte, comme s'il attendait quelque chose, puis, entendant le bruit des pas lourds qui remontaient l'allée du jardin, il ouvrit la porte et sortit rapidement.

Mais il était trop tard. Roger l'avait repéré. Rentrant la tête dans ses épaules énormes il fonça, poings levés. Morlan fit un pas de côté, fuyant comme de la fumée, et faillit réussir à esquiver. Cependant Roger avait pu le saisir par le bras et le maintenait. Le petit homme élégant se tordit presque sans effort apparent. Quelque chose brilla dans la lumière diffuse de la lampe du porche au moment où il réussit à s'arracher de l'emprise de Roger et disparut presque magiquement dans la nuit.

Roger fit deux ou trois pas pesants à sa poursuite, puis s'arrêta. Manifestement il ne pouvait espérer rattraper le fugitif à la course.

Le regard de Steve fut attiré par quelque chose qui brillait dans l'herbe. Il le ramassa. C'était le bracelet de Morlan. Suivi de Roger il rentra dans la maison et examina l'objet à la lumière vive du living-room. C'était un bracelet uni, sans ornement, une simple bande de métal s'élargissant légèrement vers le haut. Mais le métal était des plus étranges... Steve n'en avait encore jamais vu de semblable.

À première vue on aurait dit de l'argent. Mais qui avait jamais vu de l'argent ayant cet étrange reflet rose ? Un reflet rose qui paraissait se trouver juste sous la surface du bracelet et cependant donnait l'impression d'être dans la masse du métal. Steve essaya de comprendre le système de fermeture. Il n'y avait qu'à joindre les deux extrémités et elles adhéraient solidement. Une légère torsion les libérait. Il agrafa le bracelet sur son poignet. Il l'épousait parfaitement, chaudement, comme s'il avait été fait sur mesure. Steve aima cette sensation et décida de garder le bracelet au poignet.

Roger haletait encore.

« Il a réussi à filer, grommela-t-il.

— Pour de bon ? »

Le géant rougit. « Dehors j'aurais certainement pu lui faire passer toute envie de se battre. Il n'y a pas de tapis, là, pour me faire trébucher.

— Évidemment... Mais comment se fait-il que tu sois déjà rentré ?

— Une migraine. » Puis Roger parut surpris. « Tiens ! Je ne la sens plus... Est-il entré dans la maison ?

— Il a attendu un bon bout de temps. Il tient absolument à voir Terry. Il m'a dit qu'il reviendrait demain soir.

— S'il en a l'audace !

— Il l'a. C'est un brave type, Roger. Laisse-le tranquille... Dis-moi... pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Roger écarquilla les yeux. « Hein ?

— N'en parlons plus », dit Steve en faisant un geste négligent de la main.

C'était le mardi.

Le mercredi, ils venaient de terminer leur dîner quand le carillon de la porte d'entrée les fit sursauter. Roger se leva brusquement et sa chaise tomba avec fracas.

Steve ricana et d'un signe de la main l'invita à se rasseoir.

« Doucement ! C'est ton tour de faire la vaisselle. C'est probablement Anne... elle m'avait téléphoné... Souviens-toi que tu m'as promis d'être sage ce soir. »

Roger eut un sourire ovin.

« Je le serai.

— Et tu ne donneras pas de coup de poing à Morlan, à moins que celui-ci ne t'attaque.

— Je lui accorde la priorité du premier coup.

— Entendu ! »

C'était bien Morlan. L'élégant Morlan. On pouvait admirer son costume au même aspect verni, mais cette fois-ci, il était bleu pastel avec de très fines rayures vertes. Steve

décida de découvrir où cet homme se faisait habiller. Ces tissus... non ! ils ne pouvaient être de ce monde.

Morlan sourit à Roger qui restait sur ses gardes, prêt à passer immédiatement à l'action, puis cligna de l'oeil vers Steve.

« Est-ce que Terry est là ?

— Toujours pas là. Je vous ai déjà dit ce qu'il en était avec lui. »

Morlan, toujours souriant, pivota sur ses talons pour repartir.

« Peut-être il peut être vu demain soir ? A-t-il donné un message ?

— Non, rien... Attendez-le si vous voulez. On ne sait jamais quand Terry peut arriver. »

Morlan ouvrit la bouche pour répondre, mais il ne put le faire. Il y eut soudain un horrible crissement de pneus. Le grincement de freins serrés à fond... puis le subit rugissement d'un moteur emballé et une voiture s'enfuit dans la nuit, son feu arrière rouge disparaissant en quelques secondes. Les deux hommes avancèrent vers le haut des marches du perron.

« Il s'en est fallu d'un cheveu, dit Steve.

— Non, le contredit Morlan. Il y a eu collision. »

Le grondement du moteur de la voiture lancée à toute vitesse se perdit au loin.

« Je n'ai entendu que le bruit des freins et des pneus, insista Steve.

— Quelqu'un a été collisionné ! » annonça Morlan.

Quelqu'un ! Steve avait songé à une autre voiture.

Ils descendirent dans la rue, leurs yeux fouillant les ténèbres. Morlan le vit le premier : un paquet informe, près du trottoir d'en face.

« C'est bien un accident avec délit de fuite », murmura Steve avec rancœur.

C'était une femme, toute recroquevillée, absolument immobile. Steve s'agenouilla auprès d'elle, puis poussa une exclamation d'horreur.

« Vous la connaissez, Steve ? »

Steve essayait de glisser une main sous ce corps flasque, tentant de le soulever.

« Si je la connais ! dit-il avec brusquerie. C'est la fiancée de Terry. J'aimerais mettre la main sur ce...

— La fiancée de Terry ? »

Steve se sentit poussé de côté. Morlan s'agenouilla. Ses mains se tendirent en avant, frôlèrent doucement la tache blanche qu'était le visage d'Anne et passèrent le long de son corps.

Steve l'observa pendant un moment, puis regarda autour de lui, se demandant où trouver le docteur le plus proche. Il se souvenait vaguement d'avoir vu une plaque de médecin quelque part dans le voisinage.

« Aidez-moi, Steve.

— Il faut trouver un docteur ! Appelez la police ! Il ne faut pas la bouger !

— Je suis un... docteur. Il faut la porter à l'intérieur... Dépêchez-vous, Steve ! »

Ils soulevèrent Anne, son poids équitablement réparti entre eux deux. Se faisant face, marchant en crabe, avançant lentement en tâtant prudemment le chemin du bout des pieds, ils se dirigèrent vers la maison, avec des précautions infinies. Morlan

poussait Steve à se dépêcher, mais lorsque celui-ci avançait plus vite il lui intimait d'être plus prudent.

Roger était sur le seuil de la porte. Il leur lança un regard rapide, puis débarrassa le divan. Ils y déposèrent leur fardeau, très doucement.

Morlan, silencieux à présent, agissait avec rapidité, assurance et efficacité. Il leur fit signe de s'éloigner. Steve le vit enlever son veston et retrousser les manches de sa magnifique chemise bleuâtre. Par la suite, il fut incapable de se souvenir si, oui ou non, il y avait un bracelet au poignet gauche de Morlan. Plus tard encore il se rappela, avec des remords de conscience, qu'il aurait dû rendre à Morlan le bracelet qu'il avait trouvé sur la pelouse. Cependant, lorsque l'homme élégant était présent, la force de sa personnalité était toujours suffisante pour chasser bien des choses de l'esprit de Steve.

Morlan demandait énormément de choses, des choses de la cuisine, des choses de la salle de bain. Puis, d'un ton péremptoire, il envoya Roger au drugstore.

Comme fasciné, Steve observait les mains de Morlan. Elles paraissaient avoir une vie à elles, tandis que Morlan travaillait sur le corps inerte de la jeune femme. Peut-être la tension avec laquelle il la regardait et l'anxiété brouillèrent la vue de Steve... mais, par moments, il lui semblait qu'il y avait presque des lueurs et des étincelles métalliques alors que les doigts agiles de l'homme élégant se pliaient aux volontés de leur maître. Steve ne fut jamais bien certain de ce qui s'était passé.

Néanmoins, au bout de deux heures, Morlan leva les yeux et hocha la tête avec satisfaction. Il avait les traits tirés, la seule fois où Steve y lut une réaction physique, et le visage moite de transpiration.

Le visage de Steve révélait toute la curiosité qui se manifestait en lui.

Même la voix de Morlan était empreinte de lassitude, elle n'était plus tout à fait aussi mélodieuse.

« Elle doit sommeiller jusqu'au matin. Alors elle sera bien. » Steve poussa un soupir de soulagement.

« Il était moins une, n'est-ce pas ?

— Moins une ? Oui... Elle était morte.

— Morte ? »

Steve avait presque hurlé et entendit l'écho rauque de la voix de Roger.

Morlan fit un signe de tête affirmatif.

« Elle mourut juste après que nous l'avons placée sur votre divan. Mais j'ai ramené la vie en elle.

— Mais... »

Steve savait que les morts pouvaient être réanimés, à condition de... « Vous avez fait cela, *ici*, sans le moindre équipement ? Je n'ai jamais entendu dire...

— Si le... docteur... sait ce qu'il fait, exactement ce qu'il fait, bien des choses ont des possibilités. »

Roger se mêla à la conversation.

« C'est parfait, dit-il, mais les os, les lésions internes ?

— Elle aura la perfection, comme avant. Pas de cicatrices, pas d'os cassés, pas de lésions. Il y aura de la lassitude quand elle se réveillera et elle ne se remémorera pas, au début. »

Steve se retrouva tenant la veste de Morlan. Au toucher, la souplesse et la douceur du tissu n'étaient pas tout à fait réelles. C'était, ce devait être un tissu en matière plastique. Il avait bien l'air d'être *tissé*, mais le bout de ses doigts disait à Steve que c'était là une matière moulée. Cependant, en l'examinant de près, il voyait nettement chaque fil et chaque fibre séparée, comme dans un tissu ordinaire.

Morlan redescendit ses manches, remit son veston. Le costume tombait toujours avec la même perfection, chaque pli aussi net que s'il venait de recevoir un coup de fer et le vêtement épousant avec grâce les épaules tombantes de Morlan. Le visage, les yeux, tout dans son attitude, témoignaient de la tension qu'il venait de subir. Il se laissa choir dans un fauteuil et sourit aux deux hommes.

« Docteur, dit brusquement Roger, vous pourriez peut-être m'aider. Je suis sujet à des migraines atroces... des douleurs affreuses, comme si j'avais un millier de couteaux dans le crâne. Je n'ai encore jamais trouvé un médecin qui ait été capable de m'en débarrasser. »

La réponse de Morlan fut presque automatique. Steve eut l'impression qu'il énonçait des conclusions formulées à l'avance et mises en réserve au fond de son cerveau.

« Inéquilibre psychosomatique, Roger. Votre type d'homme est appelé à disparaître de la race. Vous êtes parasitique ; un quasi-intellectuel. Vous pouvez penser aussi bien qu'un autre penseur, mais ce n'est pas la voie que vous devez suivre. Votre équilibre n'est pas correct pour... la civilisation ! »

Le visage de Roger s'assombrit et Steve le surveilla de près.

« Je ne vous suis pas », grogna le géant. Morlan pointa le doigt en direction de Steve.

« Steve, dit-il, a la dépense de la moitié de son énergie physiquement et de la moitié mentalement. Ceci est pour lui une proportion correcte. Si vous pensez autant que lui le fait, il vous faut avoir une augmentation de votre dépense physique. Votre équilibre devrait montrer une dépense d'énergie physique de neuf fois celle de dépense mentale. Travaillez dans une autre proportion et vous avez des ennuis. »

Morlan se leva, jeta un regard en direction du livre se trouvant toujours sur la table du living-room et se dirigea vers la porte. Steve le suivit dans l'entrée où Morlan écourta ses remerciements d'un geste de la main.

« Simplement arrangez connaissance avec Terry pour moi, Steve. Je reviendrai demain soir. Et... » il sourit « ... Si je dois abandonner sur la devinette, fournissez-moi la solution...

— La devinette ? »

Dans son émotion, Steve l'avait totalement oubliée.

« Ah ! Avec plaisir ! » Il rendit son sourire à Morlan. « Si je trouve la solution je la comparerai à la vôtre. »

Au living-room, Steve retrouva Roger debout à la place où il l'avait quitté. Il était là, les sourcils froncés, l'air absorbé. À l'entrée de Steve il leva les yeux.

« Sais-tu, Steve, que Morlan pourrait avoir raison. Je me sens toujours mieux après m'être beaucoup dépensé physiquement. Néanmoins, je n'aime pas que l'on me traite

d'imbécile... Peut-être... (il hésita choisissant les mots)... peut-être ai-je été en quelque sorte jusqu'à maintenant... eh bien ! disons-le, un parasite... vivant à tes crochets...

— N'en parlons plus. »

Steve donna à son ami une claque dans le dos.

« Il ne t'a pas traité d'imbécile... pas exactement... Allons chercher des couvertures pour couvrir Anne. »

C'était le mercredi.

Anne ne se réveilla que vers le milieu de la matinée du lendemain, alors que Roger avait déjà quitté la maison dans l'intention bien arrêtée de chercher du travail. Steve était énervé. Il ne lui restait plus que quatre jours et il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il pourrait vendre ses tridapteurs. Il aurait bien voulu ne pas laisser la jeune femme seule et il ne voulait pas inquiéter Terry en lui envoyant un message pour lui apprendre l'accident d'Anne. Il arpenta le living-room en se faisant du mauvais sang lorsqu'il entendit la jeune femme appeler.

Il se précipita auprès d'elle. Les paupières d'Anne se levèrent lentement, comme si elle éprouvait une douleur. Puis ses yeux furent grands ouverts. Dans la lumière vive du matin, ils avaient des reflets brun doré et elle regardait Steve, son visage trahissant un complet désarroi.

« Steve ?

Elle se redressa dans son lit, regarda autour d'elle.

« Que fais-je ici ?... Ah !... j'ai dû tomber. Non, ce n'est pas ça, je venais ici et... »

Elle se troubla visiblement, ne sachant plus que dire.

Steve lui facilita la tâche.

« Vous avez été prise en écharpe par un chauffard, en traversant la rue. » Anne se tâta le corps, bougea bras et jambes.

« Il vous a simplement frôlée. Nous avons fait venir un médecin. Il vous a fait une piqûre... c'est pourquoi vous vous sentez hébétée pour le moment. Il a déclaré que vous n'aviez rien de grave. Vous n'avez pas eu de mal. »

Elle voulut connaître tous les détails. Steve lui brossa un tableau un peu fantaisiste de l'accident, puis fit dévier la conversation sur le petit déjeuner.

Anne resta allongée toute la matinée, puis décida qu'elle se sentait suffisamment valide pour rentrer chez elle. Steve lui fit promettre de ne pas s'attarder en route et de se reposer le reste de la journée. Il appela un taxi, l'y installa, puis revint à ses propres problèmes.

Sapristi ! Mais Jackman était le débouché logique pour ses tridapteurs, maintenant que Barger n'était plus sur les rangs. Il n'existait vraiment pas un autre groupe suffisamment important pour passer un pareil marché à si court terme. Peut-être qu'en allant voir Jackman, il pourrait lui parler d'homme à homme et réussirait à se tirer de ce mauvais pas en n'y laissant pas trop de plumes...

Il pensait avoir des difficultés pour être reçu par Jackman, mais la secrétaire, installée dans le bureau extérieur, l'annonça sans hésiter dès qu'il eut décliné son nom.

Jackman, un homme énorme, au visage mielleux d'où suintait une cordialité synthétique, sourit et désigna d'un geste un fauteuil à Steve.

« Je vous attendais, Harper », dit-il.

Il tirait sur son cigare, dévisageant Steve.

« Êtes-vous disposé à traiter à mon prix ? »

Steve, persuadé que Jackman savait qu'il se trouvait dans de sales draps, sentit la moutarde lui monter au nez.

« Écoutez, Jackman, lança-t-il. Ces tridapteurs achetés à mon prix vous reviendront encore trois fois moins cher que si vous les faisiez fabriquer ou les achetiez ailleurs. »

Un rictus plissa le visage bouffi de l'autre, mais ses yeux, dans leurs orbites rembourrées de graisse, restèrent alertes et durs.

« Mais oui, mais oui, dit-il onctueusement. Ainsi vous estimez que c'est une bonne affaire à *votre* prix. J'adore les bonnes affaires, mais... à *mon* prix. Alors, que faisons-nous ? Voulez-vous traiter avec moi ? »

Le goût amer de la défaite à la bouche, Steve s'effondra dans le grand fauteuil. S'il acceptait, il réaliserait encore un petit bénéfice et il se pourrait qu'avec son flair habituel il découvre quelque part une autre opération fructueuse, si la banque voulait bien lui accorder un petit délai. S'il disait non, il aurait encore quatre jours pour trouver un acheteur... Mais il n'y avait *pas* d'autre acheteur à trouver. Steve jouait mécaniquement avec le bracelet de Morlan qu'il avait au poignet, essayant de prendre une décision. Jackman l'observait, sans ciller, bien trop perspicace pour dire quelque chose.

Puis Steve dit :

« Jackman, vous couperiez le cou à votre mère si cela devait vous procurer un bénéfice. Vous savez très bien que mon prix est raisonnable... vous gagneriez encore... »

À sa grande surprise, Jackman hocha la tête affirmativement. Il souriait encore, mais ce sourire paraissait être flou.

« Vous pourriez avoir raison, Harper, dit-il. Oui, je crois bien que vous avez raison. Je n'avais pas considéré la situation sous cet aspect. »

Steve le regardait les yeux ronds, la gorge serrée.

« Combien en vouliez-vous déjà ? »

Steve sentait son cœur marteler sa poitrine et ne réussissait pas à croire que ses oreilles ne le trompaient pas. Les mots lui restaient dans la gorge alors qu'il murmurait d'une voix rauque :

« Quatre... cent... soixante-dix... mille.

— Oui, cela me paraît vraiment raisonnable. »

Steve, hébété, regarda avec des yeux incrédules le magnat de la C.M.T. signer un chèque en blanc et appuyer sur un bouton d'appel de son bureau. La porte s'ouvrit et la secrétaire entra.

« Établissez ce chèque au nom de Mr. Harper, pour 470 000 dollars, dit Jackman à la jeune fille. Faites-le contresigner par Winston et rapportez-le-moi. »

La secrétaire fut de retour avec le chèque contresigné avant même que Steve eût réussi à se convaincre qu'il ne rêvait pas. Encore à demi hébété, il se retrouva serrant la main de Mr. Jackman, promettant la livraison immédiate des tridapteurs et se

faisant raccompagner à la porte. Il osa jeter un rapide coup d'oeil en arrière... Jackman, de retour à son bureau, suivait Steve du regard, tirant de son cigare une série de courtes bouffées. Puis la porte se referma sur Steve qui s'empressa de quitter l'immeuble de la C.M.T.

Tant bien que mal, il trouva le chemin de la banque, y déposa son chèque, le fit vérifier et insista pour qu'il fût encaissé immédiatement. Puis il téléphona à l'entrepôt où se trouvaient les tridapteurs et prit des dispositions pour leur livraison immédiate. Il exigea une confirmation téléphonique de l'exécution de la livraison.

Alors seulement il se permit de pousser un énorme soupir de soulagement, un soupir qui venait du plus profond de lui-même et, alors seulement, il se rendit compte qu'il avait enfin réussi à se détacher de l'hameçon.

Il épongea son front moite, puis fronça les sourcils. Il fallait absolument tirer tout ça au clair. Cela ne ressemblait pas du tout à Jackman de conclure une affaire sans marchander ; et encore moins d'accepter tout de go une affaire au prix du vendeur.

Il y avait encore d'autres anomalies qui intriguaient Steve... oui, il y avait certainement des tas de choses à tirer au clair.

Il rentra chez lui.

Il était encore étendu sur le divan, les yeux dans le vague, finissant son deuxième paquet de cigarettes, lorsque Roger rentra cinq heures plus tard.

Roger fut le premier à parler. « Et voilà, Steve ! dit-il, Morlan a gagné. Plus de méditations pour moi pendant un certain temps. J'ai trouvé un boulot.

— Un boulot ?

— Ouais, un boulot. Du travail. Du labeur. De la sueur. Tu saisis ?

— Mais c'est merveilleux, Roger. »

Steve était encore en train de chercher à comprendre.

« Et que vas-tu faire ?

— Je me suis dit que j'allais essayer les docks pendant un certain temps... Morlan a raison, Steve. Je suis resté assis sur mon derrière trop longtemps... Je partirai lundi. Déjà je me sens mieux rien qu'à l'idée de me mettre au boulot... »

Steve hochait la tête.

Ils avaient terminé leur dîner et Steve était revenu s'allonger sur le divan, essayant toujours d'ajuster les morceaux du puzzle pour en faire un tableau complet, lorsque Morlan arriva. Steve se leva et le fit entrer... Roger était dans sa chambre, en train de faire ses bagages.

Comme d'habitude, Morlan était d'une élégance achevée et, malgré toutes ses préoccupations, Steve ne pouvait détourner les yeux de son costume sensationnel, de coupe parfaite... C'était de nouveau un tweed, d'un dessin différent de celui que Morlan avait porté lors de sa première visite... mais aussi admirable que celui-là.

Morlan avait le sourire lorsque Steve leva les yeux sur lui.

« Hier soir, dit-il de sa voix calme et mélodieuse, votre information pour moi était que Terry pourrait être ici ce soir.

— Il ne m'a pas encore donné signe de vie, dit Steve. Mais je dois vous dire qu'Anne se porte à merveille.

— Anne ?

— Oui, la fiancée de Terry.

— Ah !... oui... évidemment. »

Morlan paraissait surpris.

« Elle est rentrée chez elle sans savoir exactement ce qui lui était arrivé, mais se portant comme un charme.

— C'est presumable... Ceci n'est pas le soir pour le livre ? »

Le regard de Steve se porta vers le guéridon dans l'entrée. Lundi soir il y avait eu un livre sur ce guéridon, celui que Roger avait lancé à la tête de Morlan... Donc celui-ci devait l'avoir... et cependant il continuait à en demander un...

Morlan se mit à parler, mettant fin aux conjectures de Steve.

« Dites à Terry... dites-lui qu'il y a une urgence. Je reviendrai demain soir. »

Il se tourna vers la porte.

Steve dit :

« Je le lui dirai... dès que je le verrai... À propos de cette devinette...

— Quelle devinette ?

— Mais celle au sujet du coude de la piste. »

Steve crut voir Morlan répéter ses paroles. « Je ne l'ai pas entendue, dit finalement Morlan, son visage restant sérieux. Comment se dit-elle ? » Steve estima que l'on ne pouvait pas attendre d'un médecin aussi occupé que celui-ci semblait l'être et aussi désireux de voir Terry, qu'il se souvînt des moindres petits détails. Il répéta la devinette :

« Pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Morlan redit ses paroles, puis ajouta : « J'y réfléchirai, Steve. Ne m'informez pas de la réponse. »

Morlan était sur le point de sortir lorsque Roger parut dans l'entrée.

« Dites-moi, docteur, dit Roger. Vous m'avez donné un excellent conseil. Je le suis à la lettre... et je me sens déjà mieux. »

Morlan lui lança un sourire et si Steve n'avait pas été persuadé du contraire, il aurait cru que l'homme élégant voulait donner l'impression qu'il ne connaissait Roger que très superficiellement. Il sembla sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa et disparut.

Lorsqu'ils furent revenus au living-room, Roger avait les sourcils froncés et Steve croyait se débattre dans des ténèbres profondes, quoiqu'il commençât à percevoir une faible lueur de lumière, très au loin.

« Le moins que l'on puisse dire est que c'est un drôle d'oiseau », opina Roger et il retourna emballer ses affaires.

Steve s'installa à sa table de travail, prit une feuille de papier et y traça deux longues flèches, pointant en sens opposé, comme les flèches d'une équation d'équilibre chimique. Il y traça des barres, divisant les flèches en sections égales. Puis il numérotait ces segments. Ceux de la flèche supérieure, de gauche à droite, et ceux de la flèche inférieure, de droite à gauche. Cela l'aidait de mettre les choses sur du papier. Pendant de longues minutes il fixa ce diagramme. La lumière, qu'il entrevoyait faiblement à travers les ténèbres, semblait devenir plus forte. Peut-être s'il en discutait, en se servant de Roger comme cobaye...

« As-tu une minute, Roger ? » appela-t-il.

Les bruits de l'activité débordante qui régnait dans la chambre à coucher cessèrent.

« Pour le moment j'ai les mains pleines, fut la réponse. Je suis à toi dans quelques minutes. »

Steve fixa des yeux le bracelet aux reflets rose argent, enroulé à son poignet, le toucha.

« J'aimerais te voir immédiatement. »

Il y eut le bruit d'un paquet de vêtements tombant sur le plancher et Roger parut dans l'encadrement de la porte. Steve scruta son visage et ne fut pas du tout surpris d'y retrouver cette même expression floue qu'il avait observée chez Jackman, au début de l'après-midi.

Il pointa le doigt vers un fauteuil.

« Mets-toi là ! » dit-il.

Roger s'assit, Steve lui offrit une cigarette et lui tendit du feu.

Puis il lui posa une question : « Que sais-tu des voyages dans le temps ? »

Le géant fut surpris et ne le cacha pas. « Les voyages dans le temps ? Rien du tout, je suppose. C'est quelque chose qui se réalisera probablement un jour, comme se réalisent toutes les choses dont on nous parle dans les livres et les journaux. »

Ce qui était *exactement* l'opinion de Steve.

« Et que penses-tu de Morlan ? »

Roger haussa les épaules.

« Je t'ai déjà déclaré que c'était un drôle d'oiseau, dit-il. Plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'il ne... »

Il s'interrompit brusquement, regarda Steve, tira longuement sur sa cigarette et dit : « Mais où veux-tu en venir ? »

— Qu'allais-tu me dire au sujet de Morlan ? »

Roger se gratta la tête. « Il n'est pas... d'ici. Il y a je ne sais quoi de *différent* en lui. Comme s'il était un... visiteur qui ne voudrait pas que quelqu'un puisse penser qu'il n'est pas des nôtres. Il a *l'air* différent. Son visage, son comportement, sa façon de parler, cet air supérieur qu'il affecte et ces vêtements... ce ne sont pas des vêtements ordinaires qu'il porte... il semble être déguisé. »

Steve grogna, restant sur la réserve. Son cobaye était exactement du même avis que lui.

« Et puis, regarde ce qu'il a fait pour Anne... des choses dont aucun docteur moderne n'aurait été capable, mais lui les a faites. Au moyen de ses mains, mais surtout au moyen de son cerveau. Il a certaines notions extraordinaires du corps humain et ce qui m'ouvre les yeux, c'est que je me dis qu'il est bien en avance, des années, même des siècles en avance sur les traitements que les médecins tels que nous les connaissons ont mis au point. »

Steve avait également longuement médité sur ce point dans le courant de l'après-midi.

À bout de réponses, Roger passa aux questions.

« Aussi vient-il peut-être de l'avenir ? C'est bien ce que tu penses ? »

Steve acquiesça d'un mouvement de tête, quoique à contrecœur.

« Bon... alors que fait-il ici *maintenant*, Steve ? Veux-tu me le dire ?

— Exactement ce qu'il dit : il cherche Terry.

— Pour quoi faire ? Pour lui Terry doit être ce qu'un sauvage serait pour Terry. Je ne comprends pas.

— Non, Roger. Souviens-toi de tes leçons d'histoire. D'après les conceptions actuelles, la plupart des peuples des premiers temps étaient ignorants, illettrés, à peine supérieurs aux animaux, et cependant ils avaient leurs Platon, leurs Aristote, leurs Vinci... on pourrait en citer une belle brochette, qui étaient vraiment des cerveaux.

— Et tu crois que c'est le cas de Terry ?

— C'est peut-être qu'à l'époque de Morlan, les hommes, comprenant un livre qui leur aura été légué par le passé, ont besoin d'être aidés par l'homme qui l'avait écrit ? Qu'ils cherchent cet homme ?

— Être aidés en quoi ? »

Steve secoua la tête. Il se souvint de ce premier soir où il avait fait allusion à une guerre en parlant à Morlan et combien celui-ci avait semblé être pris au dépourvu.

Roger secoua également la tête et dit dubitativement :

« Il me semble que nous parlons beaucoup, Steve, mais que ce que nous disons n'a pas beaucoup de sens. Il en résulte seulement que Morlan est un original, or les originaux ne manquent pas de par le monde. »

Steve se leva, alluma une cigarette, traversa le living-room, revint sur ses pas, puis s'assit sur le coin de la table, un pied sur le plancher, l'autre se balançant en l'air. Il tirait sur sa cigarette en silence. Enfin il dit :

« Non ! Il n'y a pas d'autre réponse. Écoute ! Morlan essaie bien de trouver Terry, n'est-ce pas ? »

Roger hocha la tête affirmativement.

« Et il revient toutes les vingt-quatre heures pour voir si Terry est ici. C'est bien ça ?

— Oui, c'est exact.

— Il est venu lundi. Il a demandé des nouvelles d'Anne, il s'est battu avec toi et il m'a posé une devinette. Il se comportait comme si je devais connaître cette devinette. Il est revenu mardi. Il a redemandé des nouvelles d'Anne et s'est fait pourchasser par toi, à cause de votre bagarre de la veille. Hier soir, mercredi, il a sauvé la vie à Anne et t'a expliqué de quelle façon tu pouvais te débarrasser de tes migraines. Ce soir il semblait ignorer qui est Anne. Il s'est comporté comme s'il jouait à une charade lorsque je lui ai dit combien Anne se sentait mieux et quand tu l'as remercié d'avoir bien voulu te donner un conseil pour tes migraines... Ce soir, je lui ai posé la devinette que lui-même m'avait posée lundi soir. N'importe qui aurait parié qu'il ne l'avait encore *jamais entendue*. »

Les yeux plissés, Roger réfléchissait profondément.

« Je crois que je vois ce que tu veux dire... mais cela ne rime à rien.

— Non ? Nous l'avons vu lundi, mardi, mercredi et jeudi, évidemment dans cet ordre. Lui nous a vus jeudi, mercredi, mardi et lundi, donc dans l'ordre inverse. »

Roger s'agita dans son fauteuil.

« Ça me semble plutôt tiré par les cheveux, Steve. J'aimerais bien avaler ce bobard, mais...

— Pourquoi ? Écoute-moi bien. Il est venu ce soir et je lui ai posé une devinette. Je jurerais qu'il ne l'avait encore jamais entendue. Il est venu hier soir, il a sauvé la vie à Anne et il t'a conseillé de ne pas être trop intellectuel. Il est venu mardi soir et a demandé des nouvelles de la santé d'Anne. Il t'a fui croyant que tu étais furieux des révélations qu'il t'avait faites sur toi-même, mercredi soir. Il est venu lundi soir et m'a posé la devinette que je n'avais encore jamais entendue et il s'imaginait que tu lui en voulais encore.

— À t'entendre, il faut admettre qu'il voyage à reculons.

— C'est exactement ce que je prétends. Il a brouillé les commandes de sa machine à voyager dans le temps ou de l'engin dont il se sert, quel qu'il soit. Chaque fois qu'il vient, il a l'intention de revenir vingt-quatre heures plus tard, mais au lieu de cela, il se lance dans notre courant du temps en marche arrière et revient en avance de vingt-quatre heures sur chaque visite précédente. »

Steve s'arrêta de parler, écrasa le mégot de sa cigarette dans un cendrier. Pendant un bon bout de temps les deux hommes restèrent silencieux. Parfois leurs regards se croisaient, alors ils détournaient vivement les yeux.

Le téléphone sonna. Steve prit le récepteur. C'était l'entrepôt qui confirmait la livraison des tridapteurs.

« Avez-vous eu des difficultés ? » demanda-t-il.

La voix à l'autre bout du fil était forte et le récepteur faisait des borborygmes à l'oreille de Steve.

« Pas de difficultés de livraison, si c'est ce que vous voulez dire. Jackman est venu plusieurs fois, gueulant comme un putois, affirmant que vous l'aviez roulé dans cette affaire... que vous l'avez influencé... »

— Je le plains de tout mon coeur... Il a accepté la livraison ?

— Pour sûr. »

Steve sentit qu'il avait à réfléchir au sujet de ce bracelet. Jackman... achetant docilement ces tridapteurs à un prix que personne au monde n'aurait pu l'obliger de payer. Et, plus récemment, Roger... laissant tout tomber pour venir lui parler. Roger non plus n'avait pas l'habitude qu'on l'influence.

Influence ?

Ce bracelet était-il vraiment quelque chose de plus qu'un simple ornement pour le poignet ? Délibérément il écarta cette pensée de son esprit.

« Si nous prenions une tasse de thé, Roger ? » Le géant cligna des yeux.

« Tu sais que je déteste le thé », grogna-t-il en se renfrognant.

Steve le savait. Pendant quelques instants, il ne dit rien ; puis, touchant fortuitement le bracelet de sa main droite, il demanda :

« T'ai-je entendu dire que tu aimerais prendre une tasse de thé, Roger ? »

Roger regarda Steve. Ce quelque chose de flou était sur le visage du géant.

« Oui, dit-il. Réflexion faite j'en prendrai bien une.

— Tu veux bien le préparer ?

— Mais certainement. »

Roger alla à la cuisine.

Cela ne prouvait encore rien... ou bien ? Non, il n'avait pas le droit de passer outre avec une telle légèreté. En admettant que Morlan... eh bien !... quelque chose empêchait-il logiquement d'admettre la possibilité de créer un... survolteur-persuadeur ? Il était certain que la psychologie moderne en accepterait au moins la possibilité. Et s'ils existaient à son époque, Morlan s'en munissait certainement pour ses incursions dans le passé.

Roger apporta le thé. Steve sirota le sien, Roger ne toucha pas à sa tasse, il semblait l'avoir oubliée.

Steve avait bien ruminé la situation au sujet de Morlan et de Terry et n'était pas du tout certain que tout lui plaisait.

Il demanda :

« Et qu'allons-nous faire à présent ? Morlan tient vraiment à contacter Terry. Il pourrait avoir des ennuis s'il continue à revenir en arrière dans le temps, au petit bonheur.

— Quels ennuis ?

— Eh bien, je ne sais pas... pas encore... Pourquoi n'est-il pas venu dimanche ?

— Je donne ma langue ! Pourquoi ? »

Steve se laissa glisser de la table et se remit à arpenter la pièce.

« Dans la direction vers laquelle il progresse, dimanche aurait été vingt-quatre heures plus tard que lundi. »

En effet, il y avait suffisamment matière à inquiétude.

D'une façon ou d'une autre il leur fallait absolument renseigner Morlan, lui faire savoir qu'il allait dans la mauvaise direction, le faire repartir dans la bonne.

Direction ?

Steve pensa à des cartes routières... des cartes du temps.

Son cobaye se remit en action. « Si ce soir il savait ton nom, Steve, c'est qu'il avait déjà dû venir ici auparavant. C'est-à-dire, pour nous, ce qui sera demain soir. Nous pourrions le mettre au courant alors. »

Steve fit la grimace. Il était bien difficile de tenir cette affaire en main, de ne pas la laisser s'emballer. Il lui semblait que son cerveau se figeait sous la tension. Demain soir... C'était déjà le passé pour Morlan.

Et même alors...

« Tu pourrais avoir raison. Et comment nous y prendrions-nous ? »

Roger eut un petit geste impératif. « C'est fort simple. Nous lui dirons de rajuster ses commandes de façon à revenir samedi soir au lieu de lundi. Terry et Anne seront là... ils viennent toujours le samedi. Morlan et Terry se rencontreront. Et tout s'arrangera. »

Steve s'arrêta, réfléchit pendant une minute et dit : « Entendu. Supposons que nous le mettons au courant lors de sa prochaine visite et qu'il rétablisse la situation, comme tu le dis. Mais alors, il ne serait pas venu ici ni ce soir, ni hier soir, ni jamais avant. Il ne voyagerait plus en arrière dans le temps par rapport à nous. Nous n'aurions plus à le remettre sur la bonne voie. Nous ne l'aurions encore jamais vu... Mais voilà, il se fait que nous l'avons déjà vu... par conséquent nous ne lui dirons rien demain.

— Je ne vois pas la différence que ça peut faire ? objecta Roger. S'il ne voyage pas en arrière et si ces autres visites ne se produisent pas... ne se sont jamais produites... peut-être que nous... oublierions... »

Son visage commençait à prendre un air déconcerté. Brusquement il sentit que ses arguments n'avaient pas la moindre base.

« Et qu'advient-il d'Anne ? »

Roger se gratta la tête.

« Alors, elle ne serait pas sauvée, j'en ai bien peur. »

C'était bien là le hic. Ils ne pouvaient pas prendre le risque en mettant Morlan au courant demain soir. Et cependant il était indispensable de le remettre dans le droit chemin.

Le rire de Roger fut bref et sans joie. « À la façon dont je vois les choses, balbutia-t-il, il faudrait que nous le lui disions lundi soir. *Lundi dernier*. »

Steve le regarda avec des yeux ronds. « Parfait !... Mais comment ? »

— Nous pourrions lui donner un papier, en lui disant de ne pas le lire... avant... avant... »

La voix de Roger se perdit à nouveau.

« Avant quand ? Si nous lui disions de ne pas le lire avant lundi... nous le mettons au courant. Si nous lui disons de ne pas décacheter le mot avant sa cinquième visite chez nous... comment pouvons nous être certain que demain soir ce sera sa première visite ? »

Steve hésita, réfléchissant. Il alluma une nouvelle cigarette et poursuivit : « En outre, nous n'aurions pas la moindre certitude qu'il ne lirait pas notre mot avant le moment que nous lui aurions indiqué. Ou devrai-je dire *après* ? Alors il pourrait lui prendre l'idée d'arranger les choses... *en avance* ? Cela liquiderait Anne. Au moins Anne, car Dieu seul peut savoir l'effet que cela aurait sur le reste d'entre nous. »

Roger n'eut rien à répliquer, il fixait le tapis des yeux. Steve était également au bout de son rouleau, quoiqu'une idée commençât à germer tout au fond de son cerveau.

C'était le jeudi.

Le vendredi après-midi, Terry téléphona pour dire à Steve qu'il avait l'intention de venir passer quelques minutes chez lui, le soir même vers dix heures. Cette nouvelle fit plaisir à Steve : les choses commençaient à s'arranger, du moins l'espérait-il. Il passa un coup de fil à Anne pour la prévenir de l'heure de la visite de Terry.

Ce soir-là, à 8 h 30 précises, Morlan arriva à la porte d'entrée pour la première fois. C'est-à-dire la première fois pour *lui*, ainsi que Steve se le dit en lui-même.

C'était le même Morlan élégant, souriant, parlant de cette voix aiguë et néanmoins mélodieuse. Il portait un costume magnifique, en gabardine qui semblait être parsemée de minuscules points lumineux pétillants. Steve ne fut jamais certain de la couleur de base de ce tissu. Plus tard, il essaya de se souvenir, mais sans réussir, si oui ou non Morlan portait un bracelet.

Sous le bras, Morlan avait un exemplaire du *Daily Herald*. Steve se dit qu'il voulait probablement l'emporter comme souvenir... il était certain que Morlan désirait emporter des tas de choses du passé dans sa propre époque.

Roger était présent, inquiet, énervé, fumant une cigarette après l'autre. Steve était épouvanté, et il se l'avouait. Une seule parole fausse, même simplement une indication laissant voir qu'ils en savaient plus qu'ils n'étaient censés en savoir, pouvait réellement faire évoluer la situation vers un adieu total. Il était tendu jusqu'au point de rupture par les efforts qu'il faisait pour garder un visage impénétrable pendant toute la durée de cette rencontre impossible.

Morlan, grave, suave, se présenta et dans sa manière précieuse expliqua l'importance qu'il attachait à entrer en contact avec Terry Adler, auteur d'une oeuvre très profonde traitant du subespace lacunaire. Steve ricana malgré lui, lorsque Morlan déclara qu'il venait de très loin pour rencontrer Terry. Il ne pouvait s'empêcher de penser que cet homme élégant avait encore un drôle de voyage en perspective, le voyage de retour à travers la semaine.

Steve et Roger se présentèrent. Steve dit à Morlan qu'il ne savait pas au juste quand Terry reviendrait, mais qu'il lui transmettrait volontiers un message. Peut-être que si Morlan pouvait passer le lendemain.

Juste avant que Morlan prît congé, Steve lui donna le mot qu'il avait préparé. Morlan, surpris, l'examina attentivement, tandis que Steve se rendait compte qu'il ne pouvait empêcher ses yeux de se fixer sur le magnifique costume du visiteur.

Le visage de Morlan trahissait une très légère trace de mécontentement et Steve voyait bien qu'il ne comprenait rien à son mot. Il sentit une grande bouffée de soulagement monter en lui.

« Ce mot est très important, déclara-t-il à l'homme de l'avenir. Il est d'une importance vitale. Surtout ne le perdez pas... veillez-y comme à la prune de vos yeux. »

Le sourire de Morlan reparut et il glissa le mot dans sa poche, ayant l'air de bien vouloir se prêter à un caprice de son hôte. Mais ses sentiments n'avaient pas la moindre importance aussi longtemps qu'il ne perdrait pas ce mot.

Lorsque Steve revint au living-room, après avoir raccompagné Morlan, Roger était en train de lire le journal que l'homme élégant avait apporté. Steve aperçut un gros titre :

DIX MORTS DANS L'EFFONDREMENT DES TRIBUNES ALORS QUE
« HÉRITAGE BLEU » GAGNE LE GRAND PRIX.

Le sentiment fugitif que quelque chose clochait traversa l'esprit de Steve alors qu'il lisait ces lignes, mais fut aussitôt supplanté par les choses plus importantes qui l'inquiétaient.

Il fut une fois sur le point de dire quelque chose à Roger, mais le géant était plongé dans la lecture du journal. Quelques instants plus tard, Steve l'entendit siffler légèrement, le genre de sifflement qu'il émettait lorsqu'il découvrait une belle coquille. Puis Steve fut repris par ses tourments. Tout dépendait du fait que Morlan gardât son mot ou non, à condition qu'il l'eût sur lui au bon moment.

Anne arriva vers 9 h 30. Terry ouvrit la porte à 10 heures tapant.

Terry sembla différent à Steve. Il était toujours svelte, sombre et taciturne. Le changement n'était pas extérieur, il n'avait rien de marquant... mais il y avait un changement quelque part. Steve devina que c'était lui-même qui avait changé en

réalité. C'était comme... il regarda Terry d'un air méditatif... comme la différence qu'il y avait à considérer un pistolet soit comme un casse-tête, soit comme une arme à feu. Dans un sens il semblait petit et plutôt insignifiant, pas bien différent de n'importe quel autre casse-tête. Dans l'autre sens, il pouvait sembler très, très grand. Bien différent d'un casse-tête. Oui, le changement s'était bien opéré en Steve. Son point de vue s'était modifié... avait *subi* une modification. Et celle-ci était d'importance.

Anne se sentait merveilleusement bien et était tellement heureuse de voir Terry, que Steve se dit qu'elle avait complètement oublié l'accident. Terry était bien loin dans les nuages, avec la tâche qui l'absorbait pour le moment, mais franchement heureux de voir ses amis et il eut un sourire tout spécial pour Anne.

À 10 h 30 Morlan revint. Steve regarda, en clignant des yeux, le costume de merveilleuse flanelle gris tourterelle qu'il portait... puis se souvint que pendant l'intervalle de deux heures de *son* temps à lui, depuis sa première visite ce soir-là, Morlan était retourné de quatre jours en arrière, de quatre jours en arrière dans *son* temps. Il invita l'homme élégant à entrer, le débarrassa du grand carton qu'il portait et le posa à côté du guéridon, dans l'entrée.

« Merci infiniment », dit-il.

Morlan sourit.

« C'est mes remerciements à vous. Maintenant, j'ai la compréhension. Notre machine est expérimentale, c'est la première... construite pour un cas d'urgence... » Il haussa les épaules d'une façon éloquente.

« Il y a *une guerre* en train ? »

Le sourire de Morlan s'atténua.

« Oui, une guerre totale, quelque chose que vous ne pourriez pas connaître. Notre victoire dépend de Terry.

— Mais... dans une civilisation aussi avancée que doit être la vôtre... de quelle aide pourrait vous être Terry ? »

Morlan hésita. « Je ne sais pas si l'explication vous est compréhensible.

— Peut-être saisis-je l'idée générale, si vous restez simple dans vos explications. »

Morlan secoua la tête. « Ce n'est pas exactement ça. Vous pouvez peindre un tableau... qu'un homme de votre passé éloigné pourrait comprendre ?

— Je ne sais pas peindre, mais... oui, je crois que même un homme des cavernes comprendrait un tableau.

— Comment lui expliqueriez-vous une photographie, prise avec un appareil ?

— Hummm ! Ce serait difficile... ça demanderait du temps et du savoir-faire. »

Morlan, souriant à nouveau, hochait la tête avec animation. « Et maintenant la télévision ? »

Steve sourit de toutes ses dents. « Là, je perdrais mon latin... du reste l'homme des cavernes également... je commence à voir où vous voulez en venir. »

Morlan dit : « Tout ceci possède de la simplicité.

— Vous voulez dire... en comparaison de ce que vous avez à m'expliquer sur ce qui se passe chez vous ? Comparativement à vos problèmes ?

— Oui. Votre... homme des cavernes... aurait la visibilité d'un résultat. Mais la compréhension de la théorie... vous voyez ?... Je vais essayer pour vous. Vous pensez à

des gens qui ont la vie, sur des mondes qui ont la presque-vie, autour de soleils qui ont... » Morlan écarta les mains. « Tout ça dans l'espace. L'espace qui est le froid, la non-vie et le vide. »

Steve fronça les sourcils et dit : « Oui, c'est à peu près ainsi que je me l'imagine. »

Brusquement, le regard fixe, appuyé, de Morlan donna une impression de malaise à Steve, comme si quelque chose rampait dans son dos. Le surnaturel. La voix aiguë poursuivit : « Maintenant figurez-vous ça dans l'autre sens. Pensez aux gens, aux mondes et aux soleils comme étant comparativement inertes. Et ce que vous appelez l'espace comme étant rempli de vie, haïssant la matière, décidé à l'anéantir.

— Mais c'est...

— ... impossible ? déclara catégoriquement l'homme élégant, le sourire aux lèvres. Pour vous ! Et maintenant substituez la guerre à la haine. Espace contre matière. »

Steve éclata de rire et ne chercha plus à comprendre. « C'est là que je suis entré dans le jeu, dit-il, et je sais quand il faut m'arrêter. Le mieux que je puisse faire en l'occurrence, c'est de comprendre qu'il y a une guerre. »

Puis il pensa au livre de son ami : *ÉTUDE DU SUBESPACE LACUNAIRE par le contrôle mental de certaines extensions énoncées, mais non formulées.*

« Mais Terry, lui, comprend ?

— Il comprend mieux que nous. Avec lui, nous pouvons gagner. Sans lui... » Le haussement d'épaules de Morlan était éloquent.

« Entendu, dit Steve, ayant pris une décision. Je veux bien vous croire. Si Terry peut aider la Terre de l'avenir...

— La Terre ? » Morlan secoua la tête. « La Terre a été vaincue, Steve... Il y a bien longtemps déjà... Et... ne croyez pas que je sois entièrement... entièrement *humain*, Steve. »

C'était un choc suffisant pour figer toutes les autres pensées qui bouillonnaient dans le cerveau de Steve. Subitement il revit le mercredi soir, l'instant où Morlan travaillait, penché sur le corps inerte d'Anne. Il se souvint des éclairs et des reflets presque métalliques des doigts agiles de Morlan. Il avait cru alors que ce n'était qu'une illusion, due à la fatigue des yeux. À présent...

Il regarda longuement Morlan, puis pivota sur ses talons et le conduisit au living-room.

Il lui présenta Terry et Anne. Morlan s'isola dans un coin de la pièce avec Terry et pendant longtemps ils s'entretenaient à voix basse. Puis Terry pria Anne de venir les rejoindre.

Steve essaya de lutter contre son désir de les observer, de saisir un mot de temps en temps. Il offrit une cigarette à Roger, en alluma une lui-même.

« Quand penses-tu partir ?... Lundi ? » demanda-t-il.

Roger détourna les yeux. « J'en avais l'intention. murmura-t-il.

— Voyons, réfléchit Steve. Nous sommes le 12. Lundi sera le... » Ce n'était pas ça. Il regarda Roger. Le rouge montait au visage du géant. « Quelle est *la date exacte* d'aujourd'hui ? »

Roger s'agita, mal à l'aise. « Nous sommes le 11. »

Steve jeta un regard rapide autour de la pièce, puis reporta ses yeux sur Roger. « Ce journal... Je me rappelle sa date...

— Il portait la date du 12 ! lança Roger d'un air de défi. C'était le journal de demain... que nous avons eu aujourd'hui... Morlan a dû nous faire une première visite demain et n'a trouvé personne à la maison.

— Où est le journal ?

— Eh bien... je... cela ne m'est jamais venu à l'esprit...

— Où est-il ? »

Roger roula les yeux. « Eh bien... je l'ai brûlé ». avoua-t-il.

Steve regarda le géant les yeux écarquillés, ne pouvant croire ce qu'il entendait. Puis il dit : « Le journal de demain... la rubrique des courses... la cote de la Bourse... »

Tout penaud, Roger dit : « Je suis navré... je n'avais pas réfléchi... »

Dans le coin de la pièce, le conciliabule se terminait. Terry demanda à Steve de s'occuper de ses affaires, de tout liquider, car dorénavant il n'aurait plus besoin de rien de tout ça. Il présumait que ses deux amis comprenaient ce qu'il avait décidé.

Anne l'accompagnait. Ils partaient... immédiatement.

Il n'y avait pas le moindre empêchement à ce départ. Ils n'avaient de famille ni l'un ni l'autre. Ils serrèrent la main de leurs amis, échangèrent des vœux de succès. Roger et Steve embrassèrent Anne. Elle souriait, mais les larmes qui perlaient dans ses yeux faisaient comme des guillemets scintillants à son sourire.

Morlan fut le dernier à franchir la porte. Steve, se souvenant brusquement de quelque chose, lui posa la main sur le bras.

« Au sujet de cette devinette, Morlan... »

Le sourire de l'homme élégant disparut. Une trace de rouge apparut sur ses pommettes, puis s'évanouit. « Je ne sais pas, Steve. Pas toutes les choses... » Il se troubla, fut sur le point d'ajouter quelque chose, puis se tourna de nouveau vers la porte.

Steve gardait opiniâtrement sa main sur le bras de Morlan. « Lequel de nous deux y a *pensé le premier* ? » demanda-t-il.

Morlan secoua la tête.

Steve dit : « Bon. N'en parlons plus. Cependant j'aurais bien aimé connaître la solution... Quant au journal que vous aviez apporté... c'était celui de demain. Il disait qu'il a plu. Cela veut-il dire qu'il pleuvra réellement demain ? »

Une fois de plus, Morlan ne trouvait plus ses mots. Finalement il dit en hésitant : « Nous ne savons pas. Nous ne faisons que commencer des expériences avec le Temps... Nous avons trouvé... eh bien !... nous avons constaté qu'il était bientôt hostile à notre égard. » Puis il pivota sur ses talons et partit.

Steve resta pendant de longues minutes sur le seuil de la porte ouverte, fouillant la nuit qui avait englouti Morlan, Anne et Terry, essayant de pénétrer les ténèbres encore plus profondes du Temps... de l'Avenir... dans lesquelles plongeaient ses amis. Cette pensée lui donna un serrement au coeur et ses épaules étaient voûtées de lassitude lorsque, enfin, il revint au living-room.

Les yeux de Roger brillaient de curiosité en le voyant rentrer. « Alors, mon vieux, dit le géant, que s'est-il passé ? Comment t'y es-tu pris ? »

— Pris pour quoi faire ? Oh ! Mais exactement comme tu me l'avais dit, je l'ai mis au courant lundi dernier. »

Roger émit un grognement sceptique.

« Il n'y a rien d'extraordinaire à ça, poursuivit Steve. Je me suis souvenu du livre que tu lui avais lancé à la tête ce soir-là... Morlan l'avait attrapé et l'avait glissé dans sa poche. Je lui ai écrit un mot en code, dont la clef était ce livre... c'était le mot que je lui ai remis lors de sa première visite ce soir. Mais elle n'avait aucun sens pour lui *avant qu'il soit revenu à lundi* et soit en possession du livre, de façon à pouvoir trouver les numéros des pages, les lignes et les mots dans ces lignes, pour déchiffrer mon message. »

Roger proféra un juron admiratif. « Tu es un type formidable ! s'exclama-t-il.

— Je lui ai dit d'inverser les commandes de sa machine pour faire un bond en avant de quatre jours et deux heures, ce qui lui permettrait de contacter Terry.

— C'est très simple... maintenant que tu viens de me l'expliquer... Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ?

— Je crois que ce sont des cadeaux. J'ai parlé de différentes choses dans mon mot. »

Steve commença à déballer le carton, Roger accroupi à ses côtés.

« Ce pourrait être des montres-bracelets et des appareils photographiques, dit Roger. Et des livres, des pièces de monnaie et des tableaux. Des jeux et des jouets. Des films. Des échantillons d'un avenir que nous ne verrons jamais, puisque nous ne vivrons jamais assez vieux pour le voir. »

Puis il jura amèrement lorsque Steve enleva le couvercle du carton. « Peuh ! des vêtements en matière plastique !

— Je n'ai jamais cru que ce carton contiendrait autre chose, déclara Steve. J'étais vraiment en admiration devant les costumes de Morlan. »

Roger se releva, la figure rouge, furieux. « Tu... tu aurais pu...

— Nous sommes quittes, Roger, l'interrompit Steve. J'ai toujours eu une envie terrible de lire le journal du lendemain. »

La rage du géant s'apaisa instantanément. Il épongea son front devenu brusquement moite. « Je ne voulais pas te le dire, Steve. Te souviens-tu de ce gros titre ? J'ai lu l'article. Ton nom figure sur la liste des victimes de l'écroulement des tribunes. »

Ils se regardèrent, Roger avait visiblement peur et Steve était incrédule, pour l'instant. Puis Steve éclata de rire et dit :

« Mais il n'y a rien de plus facile. Voilà une bien belle occasion pour moi de ne pas aller aux courses demain. Je sauterai dessus... Que dirais-tu d'une bonne tasse de café avant d'aller nous coucher ? »

Roger hésita, jeta un regard en coin à Steve, puis prit lentement le chemin de la cuisine. À la porte, il hésita encore, s'arrêta, se retourna à demi comme s'il voulait dire quelque chose, décida de n'en rien faire, et alla préparer le café.

C'était le vendredi.

En se réveillant le lendemain, Steve sentit dans sa bouche une langue aussi enflée et aussi floconneuse qu'une balle de tennis. Il lutta longtemps pour réussir à ouvrir les

yeux, les orienter et leur faire enregistrer ce qu'ils percevaient. Il se sentait engourdi, somnolent. Il n'avait aucune envie de sortir de son lit et dut lutter pour ne pas se rendormir.

Il était tard – sa montre marquait 1 h 10. Il ne pouvait en être autrement... Un soleil étincelant jouait sur le plancher, tombant à travers la fenêtre ouverte et inondant les pieds de la table.

Steve réussit enfin à s'arracher de son lit. En titubant il se rendit dans la salle de bain et brossa ses dents. Cela lui fit déjà un peu de bien. Il avait la gorge sèche et une soif brûlante... il dut avaler trois verres d'eau d'un trait avant de reprendre un peu ses esprits.

De retour dans la chambre à coucher il enleva son pyjama et tendit la main vers ses vêtements qu'il rangeait toujours sur une chaise à côté du lit. Ses yeux s'écarquillèrent d'étonnement. La chaise était vide. Il ferma les yeux pour essayer de se souvenir où il s'était déshabillé la veille au soir. Inutile... pas la moindre souvenance. Mais d'habitude il se déshabillait toujours là, juste à côté du lit et il rangeait toujours ses vêtements sur cette chaise.

Mais avec une tête comme il en avait une en ce moment... il avait dû prendre une cuite la veille et ne s'en souvenait plus ? Et à la manière dont un homme soigné peut éparpiller ses vêtements lorsqu'il est ivre, était-il allé jusqu'à les suspendre dans le placard ?

Il tripota la poignée de la porte du placard à vêtements. Décidément, tout allait de travers ce matin... puis il se rendit compte que cette porte était fermée à clef. Et la clef n'était ni dans la serrure ni ailleurs.

Steve était désespéré. Il voulait une réponse à tout ceci... mais avant tout, il voulait un pantalon. Il n'était pas adepte du nudisme même dans l'intimité. Eh bien ! Pour un dimanche qu'il passerait à traîner dans la maison, un pantalon de flanelle de Roger ferait l'affaire, même s'il lui allait comme un de ces pantalons grotesques dont s'affublent les clowns...

Roger n'était pas dans sa chambre. La clef ne se trouvait pas dans la serrure de son placard à vêtements. Elle avait également disparu.

Subitement menaçant, inquiet, Steve fouilla la maison. Aucune trace de Roger nulle part. Pas de pantalon. Pas d'argent. L'endroit où ils cachaient leur argent était vide et naturellement le portefeuille de Steve était dans la poche de son pantalon disparu. Roger... argent...

« *Héritage Bleu !* » Le Grand Prix !

Et voilà, songea Steve amèrement, voilà un retour dans le droit chemin qui n'avait pas duré bien longtemps. Mais qui donc avait pu espérer que même le merveilleux Mr. Morlan ait pu réussir à faire de Roger un homme sérieux pour plus de vingt-quatre heures ?

Peut-être pas sérieux, mais en tout cas bien débrouillard. Ne voulant pas faire de mal à Steve, mettant simplement quelques cachets de somnifère dans son café hier soir et prenant toutes les dispositions utiles pour que sa nudité l'emprisonnât plus efficacement que des menottes...

Oui, mais Roger avait tout de même oublié quelque chose. Steve s'injuria lui-même ainsi que son cerveau drogué, pour avoir laissé s'écrouler des minutes vitales avant de s'en souvenir. Le cadeau que Morlan lui avait fait avant de repartir...

Ses mains tremblaient lorsqu'il enfila le splendide costume en matière plastique. Il épousait ses formes chaudement, d'une façon caressante. Il lui allait comme aucun costume fait par le meilleur tailleur ne pourrait jamais lui aller. Même en cet instant d'urgence implacable, il ne put résister au besoin de perdre une minute devant la glace pour s'admirer ainsi vêtu.

Ses mains tremblantes firent branler la poignée de la porte d'entrée lorsqu'il sortit dans la rue. Il *savait* ce qui allait se passer et le départ de la course devait se donner dans moins de vingt minutes ! Lorsque les canassons prendraient le tournant pour s'élancer dans la ligne droite... et que la foule se lèverait...

Un tout petit coin de son cerveau seulement lui disait que ce ne pouvait être vrai. Puis, traversant la pelouse en courant, il glissa sur le gazon mouillé. L'arroseuse était en panne. Donc il *avait plu* ce matin !

C'était l'argument-massue !

Il héla un taxi et bondit en criant :

« Fairmont Park... à toute vitesse ! »

Puis il pensa : *pas d'argent* ! Il y aurait un retard considérable pendant qu'il se débattrait avec le chauffeur.

Il toucha le bracelet. Celui-ci était toujours à son poignet. Se penchant en avant sur son siège, il cria :

« C'est une course à l'oeil ! »

Le chauffeur continuait à regarder avec émerveillement le costume de Steve, dont il n'avait pas réussi à détacher ses yeux depuis que celui-ci avait bondi dans sa voiture. L'expression floue apparut sur son visage.

« D'ac, patron ! » dit-il.

Ils firent la course le drapeau du compteur levé.

La foule était massée auprès des tribunes... et les voitures : voitures officielles, ambulances, deux voitures de pompiers.

Steve fit un tour, écouta sans réellement entendre les déclarations haletantes de survivants encore étourdis.

Des éditions spéciales étaient déjà en vente dans les rues lorsqu'il se fit reconduire chez lui. Il acheta un journal, mais n'eut aucun besoin de le regarder ; il savait que son nom figurait dans la liste des victimes. Il n'y avait pas que de l'argent dans son portefeuille volé... Tous ses papiers d'identité s'y trouvaient.

Au fond il ne blâmait pas Roger. Une pareille occasion de réussir un grand coup... un très grand coup...

Le taxi s'arrêta à la porte de sa maison. Le même chauffeur. Le drapeau toujours levé. Lorsque Steve sortit de la voiture, le chauffeur regarda son costume, les yeux ébahis.

Steve oublia le journal dans le taxi. Après tout il n'en avait pas vraiment besoin.

Il remonta lentement l'allée. À mi-chemin de la maison, il s'arrêta, enveloppant du regard le vide de celle-ci et sentant un vide identique l'envahir doucement.

Où était Roger... à présent ?

Et Terry... et Anne... Steve fouilla la voûte bleue du ciel au-dessus de sa tête, essaya d'imaginer l'éloignement du temps s'alignant sur l'éloignement de l'espace.

L'espace contre la matière... Terry en serait-il la cheville ouvrière ? Gagnerait-il la guerre ?

Éprouveraient-ils jamais l'envie de venir le voir... de refaire un voyage dans le Temps ? Avaient-ils un moyen de revenir ? Dans quelle mesure le Temps était-il hostile ?

Finalement Steve haussa les épaules, essaya de chasser ses idées noires et se dirigea à pas lents vers la maison. N'ayant, au fond, pas la moindre envie d'y entrer...

« Les choses arrivent, murmura-t-il méditativement. Les choses changent... »

Et c'était tout.

Titre original : Two way stretch.

© Mercury Press, Inc., 1953.

© Éditions Opta, pour la traduction.